

MARCEL PROUST

Gérard de NERVAL

Ce jugement semble surprenant aujourd'hui où on s'accorde à proclamer *Sylvie* un chef-d'œuvre. Le dirai-je pourtant, *Sylvie* est admirée aujourd'hui si à contresens à mon avis, que je préférerais presque pour elle l'oubli où l'a laissée Sainte-Beuve et d'où du moins elle pouvait sortir intacte, dans sa miraculeuse fraîcheur. Il est vrai que même de cet oubli qui l'abîme davantage, qui le défigure sous des couleurs qu'[il] n'a pas, un chef-d'œuvre a tôt fait de sortir, quand une interprétation vraie lui rend sa beauté. La sculpture grecque a peut-être été plus déconsidérée par l'interprétation de l'Académie, ou la tragédie de Racine par les néo-classiques, qu'elles n'auraient pu l'être par un oubli total. Il valait mieux ne pas lire Racine que d'y voir du Campistron. Mais aujourd'hui il a été nettoyé de ce poncif et se montre à nous aussi original et nouveau que s'il avait été inconnu. Ainsi de la sculpture grecque. Et c'est un Rodin, c'est-à-dire un anticlassique, qui montre cela.

Il est convenu aujourd'hui que Gérard de Nerval était un écrivain du XVIII^e siècle attardé et que le romantisme n'influença pas, un pur Gaulois, traditionnel et local, qui a donné dans *Sylvie* une peinture naïve et fine de la

vie française idéalisée. Voilà ce qu'on a fait de cet homme, qui à vingt ans traduisait *Faust*, allait voir Goethe à Weimar, pourvoyait le romantisme de toute son inspiration étrangère, était dès sa jeunesse sujet à des accès de folie, était finalement enfermé, avait la nostalgie de l'Orient et finissait par y partir, était trouvé pendu à la paterne d'une cour immonde, sans que, dans l'étrangeté de fréquentations et d'allure où l'avaient conduit l'excentricité de sa nature [et] le dérangement de son cerveau, on ait pu décider s'il s'était tué dans un accès de folie ou avait été assassiné par un de ses compagnons habituels, les deux hypothèses paraissant également plausibles ! Fou, non pas d'une folie en quelque sorte purement organique et n'influant en rien sur la nature de la pensée, comme nous en avons connu de ces fous qui en dehors de leurs crises avaient plutôt trop de bon sens, un esprit presque trop raisonnable, trop positif, tourmenté seulement d'une mélancolie toute physique. Chez Gérard de Nerval la folie naissante et pas encore déclarée n'est qu'une sorte de subjectivisme excessif, d'importance plus grande pour ainsi dire, attachée à un rêve, à un souvenir, à la qualité personnelle de la

sensation, qu'à ce que cette sensation signifie de commun à tous, de perceptible pour tous, la réalité. Et quand cette disposition qui est au fond la disposition artistique, la disposition qui conduit, selon l'expression de Faubert, à ne considérer la réalité que « pour l'emploi d'une illusion à décrire » et à faire des illusions qu'on trouve du prix à décrire une sorte de réalité, finit par devenir la folie, cette folie est tellement le développement de son originalité littéraire dans ce qu'elle a d'essentiel, qu'il la décrit au fur et à mesure qu'il l'éprouve, au moins tant qu'elle reste descriptible, comme un artiste noterait en s'endormant les états de conscience qui conduisent de la veille au sommeil, jusqu'au moment où le sommeil rend le dédoublement impossible. Et c'est aussi dans cette période de sa vie qu'il a écrit ces admirables poèmes où il y a peut-être les plus beaux vers de la langue française, mais aussi obscurs que du Mallarmé, obscurs, a dit Théophile Gautier, à faire trouver clair Lycophron : « Je suis le ténébreux... » etc.

Or, il n'y a nullement solution de continuité entre Gérard poète et l'auteur de *Sylvie*. On peut même dire — et c'est évidemment un des reproches qu'on

peut lui faire, une des choses qui montrent en lui tout de même l'auteur, sinon de second ordre, du moins sans génie vraiment déterminé, créant sa forme d'art en même temps que sa pensée — que ses vers et ses nouvelles ne sont (comme les *Petits poèmes en prose* de Baudelaire et *Les Fleurs du mal*, par exemple) que des tentatives différentes pour exprimer la même chose. Chez de tels génies la vision intérieure est bien certaine, bien forte. Mais, maladie de la volonté ou manque d'instinct déterminé, prédominance de l'intelligence qui indique plutôt les voies différentes qu'elle ne passe en une, on essaye en vers, puis pour ne pas perdre la première idée on fait en prose, etc.

On voit des vers qui expriment presque la même chose. De même que dans Baudelaire nous avons un vers :

Le ciel pur où frémit l'éternelle chaleurs

et dans le « petit poème en prose » correspondant : « un ciel pur où se

prélasse l'éternelle chaleur », de même, vous avez déjà reconnu dans ce vers que je citais à l'instant :

Et la treille où le pampre à la rose s'allie

la fenêtre de *Sylvie* « où le pampre s'enlace aux rosiers ». Et d'ailleurs c'est ensuite à chaque maison dans *Sylvie* que nous voyons les roses s'unir aux vignes. M. Jules Lemaitre, qui n'est nullement visé d'ailleurs (je m'en expliquerai tout à l'heure) dans les admirateurs de Gérard dont je parlais tout à l'heure, a cité dans son *Racine* ce début de *Sylvie* : « ... le cœur de la France. » Traditionnel, bien français ? Je ne le trouve pas du tout. Il faut remettre cette phrase où elle est, dans son éclairage. C'est dans une sorte de rêve : « J'essayais de m'endormir... les combinaisons bizarres... » etc. Vous avez reconnu immédiatement cette poésie de Gérard :

Il est un air pour qui je donnerais....

Donc ce que nous avons ici, c'est un de ces tableaux d'une couleur irréaliste, que nous ne voyons pas dans la réalité, que les mots même n'évoquent pas, mais que parfois nous voyons dans le rêve, ou que la musique évoque. Parfois, au moment de s'endormir, on les aperçoit, on veut fixer et définir leur charme, alors on s'éveille et on ne les voit plus, on s'y laisse aller et avant qu'on ait su les fixer on est endormi, comme si l'intelligence n'avait pas la permission de les voir. Les êtres eux-mêmes qui sont dans de tels tableaux sont des êtres rêvés.

... une femme

Que dans une autre existence peut-être

J'ai vue et dont je me souviens...

Qu'y a-t-il de moins racinien que cela ? Que l'objet même du désir et du rêve soit précisément ce charme français où Racine a vécu et qu'il a exprimé

(?) sans d'ailleurs le ressentir, c'est très possible, mais c'est comme si l'on trouvait qu'une classe de choses absolument pareilles sont un verre d'eau fraîche et un fiévreux, parce qu'il le désire, ou l'innocence d'une jeune fille et la rubricité d'un vieillard parce que la première est le rêve du second. M. Lemaitre, et je dis cela sans que cela altère en rien ma profonde admiration pour lui, sans que cela ôte rien à son livre merveilleux, incomparable, sur Racine, a été l'inventeur, dans ce temps où il y en a si peu, d'une critique qui est bien à lui, qui est toute une création et où, dans les morceaux les plus caractéristiques et qui resteront parce qu'ils sont tout à fait personnels, il aime à faire sortir d'une œuvre une quantité de choses qui en pleuvent alors en profusion, un peu comme des gobelets qu'il y aurait mis.

Mais, en réalité, il n'y a absolument rien de tout cela dans *Phèdre* ni dans *Bajazet*. Si pour une raison quelconque on met le mot Turquie dans un livre, si d'ailleurs on n'en a aucune idée, aucune impression, aucun désir, on ne peut pas dire que la Turquie soit dans ce livre. Racine solaire, rayonnement du soleil, etc. On ne peut compter en art que ce qui est exprimé ou senti.

Dire que la Turquie n'est pas absente d'une œuvre, c'est dire que l'idée de la Turquie, la sensation de la Turquie, etc.

Je sais bien qu'il est de l'amour de certains lieux d'autres formes que l'amour littéraire, des formes moins conscientes, aussi profondes peut-être. Je sais qu'il est des hommes qui ne sont pas des artistes, de petits [ou] grands bourgeois, des chefs de bureau, des médecins qui, au lieu d'avoir un bel appartement à Paris ou une voiture, ou d'aller au théâtre, emploient une partie de leur revenu pour avoir une petite maison en Bretagne, où ils se promènent le soir, inconscients du plaisir artistique qu'ils éprouvent, et qu'ils expriment tout au plus en disant de temps en temps : « Il fait beau », ou « il fait bon », ou « c'est agréable de se promener le soirs ». Mais rien ne nous dit même que cela existât chez Racine, et en tous cas cela n'aurait eu nullement le caractère nostalgique, la couleur de rêve de *Sylvie*. Aujourd'hui toute une école, qui à vrai dire a été utile, en réaction de la logomachie abstraite régnante, a imposé à l'art un nouveau jeu qu'elle croit renouvelé de l'ancien, et où comme on commence par convenir que pour ne pas alourdir la phrase on

ne lui fera rien exprimer du tout, que pour rendre le contour du livre plus net on en bannira l'expression de toute impression difficile à rendre, toute pensée, etc., et pour conserver à la langue son caractère traditionnel on se contentera constamment de phrases qui existent, toutes faites, sans même prendre la peine de les repenser, il n'y a pas un extrême mérite à ce que le tour sorte assez rapide, la syntaxe d'assez bon aloi et l'allure assez dégagée. Il n'est pas difficile de faire le chemin au pas de course si on commence avant de partir par jeter à la rivière tous les trésors qu'on était chargé d'apporter. Seulement la rapidité du voyage est assez indifférente, puisque à l'arrivée on n'apporte rien.

Si un tel art a pu se réclamer du passé, il peut, en tous cas, moins que de personne, se réclamer de Gérard de Nerval. Ce qui le leur a donné à croire, c'est qu'ils aiment à se borner dans leurs articles, leurs poèmes ou leurs romans à décrire une beauté française « modérée, avec de claires architectures, sous un ciel aimable, avec des coteaux et des églises comme celles de Dammartin et d'Ermenonville ». Rien n'est plus loin de *Sylvie* !

Si un écrivain aux antipodes des claires et faciles aquarelles a cherché à se définir laborieusement à lui-même, à saisir, à éclairer des nuances troubles, des lois profondes, des impressions presque insaisissables de l'âme humaine, c'est Gérard de Nerval dans *Sylvie*. Cette histoire que vous appelez une peinture naïve, c'est le rêve d'un rêve, rappelez-vous. Gérard essaie de se définir une sensation bizarre qu'il a éprouvée au théâtre, tout d'un coup il comprend ce que c'est, c'est le souvenir d'une femme qu'il aimait en même temps qu'une autre, qui domine ainsi certaines heures de sa vie et qui tous les soirs le reprend à une certaine heure. Et en évoquant ce temps dans un tableau de rêve, il est pris du désir de partir pour ce pays, il descend de chez lui, se fait rouvrir la porte, prend une voiture, et tout en allant en cahotant vers Loisy, [il] se rappelle et raconte. Il arrive après cette nuit d'insomnie, et ce qu'il voit alors, pour ainsi dire détaché de la réalité par cette nuit d'insomnie, par ce retour dans un pays qui est plutôt pour lui un passé qui existe au moins autant dans son cœur que sur la carte, est entremêlé si étroitement aux souvenirs qu'il continue à évoquer, qu'on est obligé à tout

moment de tourner les pages qui précèdent pour voir où on se trouve, si c'est présent ou rappel du passé.

Les êtres eux-mêmes sont comme la femme des vers que nous citons, « que dans une autre existence j'ai connue et dont je me souviens ». Cette Adrienne qu'il croit être la comédienne, ce qui fait qu'il devient amoureux de la comédienne, et qui n'était pas elle, ces châteaux, ces personnes nobles qu'il semble voir vivre plutôt dans le passé, cette fête qui a lieu le jour de la Saint-Barthélemy et dont il n'est pas bien sûr qu'elle ait eu lieu et qu'elle ne soit pas un rêve, « le fils du garde était grise », etc. : j'ai raison de dire que dans tout cela même les êtres ne sont que les ombres d'un rêve. La divine matinée sur les chemins, la visite à la maison de la grand-mère de Sylvie, cela est réel... Mais rappelez-vous : cette nuit-là, il n'a encore pas dormi, qu'un moment à la belle étoile, et d'un étrange sommeil où il percevait encore les choses, puisqu'il se réveille avec les sons de l'angélus dans l'oreille, qu'il n'a pas entendus.

De telles matinées sont réelles, si l'on veut ; mais on y a cette exaltation

où la moindre beauté vous grise et vous donne presque, quoique la réalité habituellement ne puisse pas le faire, un plaisir de rêve. La couleur juste de chaque chose vous émeut comme une harmonie, on a envie de pleurer de voir que les roses sont roses ou, si c'est l'hiver, de voir sur les troncs des arbres de belles couleurs vertes presque réfléchissantes, et si un peu de lumière vient toucher ces couleurs, comme par exemple au coucher du soleil où le lilas blanc fait chanter sa blancheur, on se sent inondé de beauté. Dans les demeures où l'air vif de la nature vous exalte encore, dans les demeures paysannes ou dans les châteaux, cette exaltation est aussi vive qu'elle était dans la promenade, et un objet ancien qui vous apporte un motif de rêve accrois cette exaltation. Que de châtelains positifs j'ai dû ainsi étonner par l'émotion de ma reconnaissance ou de mon admiration, rien qu'en montant un escalier couvert d'un tapis aux diverses couleurs, ou en voyant pendant le déjeuner le pâle soleil de mars faire briller les transparents coloris verts [dont] sont satinés les troncs du parc et venir chauffer son pâle rayon sur le tapis près du grand feu, pendant que le cocher venait prendre les ordres pour

la promenade que nous allons faire ! Telles sont ces matinées bénies, creusées (par une insomnie, l'ébranlement nerveux d'un voyage, une ivresse physique, une circonstance exceptionnelle) dans la dure pierre de nos journées, et gardant miraculeusement les couleurs délicieuses, exaltées, le charme de rêve qui les isole dans notre souvenir comme une grotte merveilleuse, magique et multicolore dans son atmosphère spéciale.

La couleur de *Sylvie*, c'est une couleur pourpre, d'une rose pourpre en velours pourpre ou violacée, et nullement les tons aquarellés de leur France modérée. À tout moment ce rappel de rouge revient, tirs, foulards rouges, etc. Et ce nom lui-même pourpré de ses deux *i* : Sylvie, la vraie Fille du Feu. Pour moi qui pourrais les dénombrer, ces mystérieuses lois de la pensée que j'ai souvent souhaité d'exprimer et que je trouve exprimées dans *Sylvie* — j'en pourrais compter, je le crois, jusqu'à cinq et six — j'ai le droit de dire que, quelque distance qu'une exécution parfaite — et qui est tout — mette entre une simple velléité de l'esprit et un chef-d'œuvre, mette entre les écrivains dits en dérision penseurs et Gérard, c'est eux qui peuvent pourtant se

réclamer de lui [plutôt] que ceux à qui la perfection de l'exécution n'est pas difficile, puisqu'ils n'exécutent rien du tout. Certes, le tableau présenté par Gérard est délicieusement simple. Et c'est la fortune unique de son génie. Ces sensations si subjectives, si nous disons seulement la chose qui les provoque, nous ne rendons pas précisément ce qui [leur] donne du prix à nos yeux. Mais aussi, si nous essayons en analysant notre impression de rendre ce qu'elle a de subjectif, nous faisons évanouir l'image et le tableau. De sorte que par désespoir nous alimentons encore mieux nos rêveries avec ce qui nomme notre rêve sans l'expliquer, avec les indicateurs de chemin de fer, les récits de voyageurs, les noms des commerçants et des rues d'un village, les notes de M. Bazin où chaque espèce d'arbre est nommée, que dans un trop subjectif Pierre Loti. Mais Gérard a trouvé le moyen de ne faire que peindre et de donner à son tableau les couleurs de son rêve. Peut-être y a-t-il encore un peu trop d'intelligence dans sa nouvelle....

Si quand M. Barrès nous parle des cantons de Chantilly, de Compiègne et

d'Ermenonville, quand il nous parle « d'aborder aux îles du Valois » ou d'aller dans « les bois de Chââlis ou de Pontarmé », nous éprouvons ce trouble délicieux, c'est que ces noms, nous les avons lus dans *Sylvie*, qu'ils sont faits, non avec des souvenirs de pays réels, mais avec ce plaisir de fraîcheur, mais à base d'inquiétude, que ressentait « ce fol délicieux » et qui faisait pour lui de ces matinées dans les bois ou plutôt de leur souvenir « à demi rêvé » un enchantement plein de trouble. L'Île-de-France, pays de mesure, de grâce moyenne, etc., Ah ! que c'est loin de cela, comme ici il y a de l'inexprimable, quelque chose au-delà de la fraîcheur, au-delà du matin, au-delà du beau temps, au-delà de l'évocation du passé même, ce quelque chose qui faisait sauter, danser et chanter Gérard, mais pas d'une joie saine, et qui nous communique ce trouble infini, quand nous pensons que ces pays existent et que nous pouvons aller nous promener au pays de Sylvie ! Aussi pour le suggérer, que fait M. Barrès ? Il nous dit ces noms, il nous parle de choses qui ont l'air traditionnel et dont le sentiment, le fait de s'y plaire est bien d'aujourd'hui, bien peu sage, bien peu « grâce moyenne », bien peu « Île-de-

France » selon M. Hallays et M. Boulenger, comme « la divine douceur des cierges vacillants en plein jour dans nos enterrements » et « les cloches dans la brume d'octobre ». Et la meilleure preuve, c'est que quelques pages plus loin on peut lire la même évocation, [mais cette fois pars] M. de Vogüé qui, lui, en reste à la Touraine, aux paysages « composés selon notre goût », à « la blonde Loire ». Que cela est à cent lieues de Gérard ! Certes, nous nous rappelons l'ivresse de ces premières matinées d'hiver, le désir du voyage, l'enchantement des lointains ensoleillés. Mais notre plaisir est fait de trouble. La grâce mesurée du paysage en est la matière, mais il va au-delà. Cet au-delà est indéfinissable. Il sera un jour chez Gérard la folie. En attendant il n'a rien de mesuré, de bien français. Le génie de Gérard en a imprégné ces noms, ces lieux. Je pense que tout homme qui a une sensibilité aiguë peut se laisser suggestionner par cette rêverie qui nous laisse une sorte de pointe, « car il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'Infini ». Mais on ne nous rend pas le trouble que nous donne notre maîtresse en parlant de l'amour, mais en disant ces petites choses qui peuvent l'évoquer, le tissu de sa robe, son

prénom. Ainsi tout cela n'est rien, ce sont les mots Chââlis, Pontarmé, îles de l'Île-de-France, qui exaltent jusqu'à l'ivresse la pensée que nous pouvons, par un beau matin d'hiver, partir, aller voir les pays, ces pays de rêve, où se promena Gérard.

C'est pourquoi tous les éloges qu'on pourra nous donner sur des pays [célèbres] nous laissent froids. Et nous voudrions tant avoir écrit ces pages de *Sylvie* ! Mais on ne peut pas à la fois avoir le ciel et être riche, dit Baudelaire. On ne peut pas avoir fait avec l'intelligence et le goût un paysage, même comme Victor Hugo, même comme Heredia dans *la Viole*, et avoir empreint un pays de cette atmosphère de rêve que Gérard a laissée en Valois, parce que c'est bien de son rêve qu'il l'a tirée. On peut penser sans trouble à L'admirable *Villequier* d'Hugo, à l'admirable *Loire* de Heredia. On frissonne quand on a lu dans un indicateur de chemin de fer le nom de Pontarmé. Il y a en lui quelque chose d'indéfinissable, qui se communique, qu'on voudrait par calcul avoir bruts, mais qui est un élément original, qui entre dans la composition de ces génies et n'existe pas dans la composition des autres, et

qui est quelque chose de plus, comme il y a dans le fait d'être amoureux quelque chose de plus que dans l'admiration esthétique et de goût. C'est cela qu'il y a dans certains éclairages de rêve, comme celui qu'il y a devant le château Louis XIII, et si intelligent qu'on soit comme Lemaitre, quand on le cite comme un modèle de grâce mesurée, on erre. C'est un modèle de hantise malade. Maintenant, rappeler ce que sa folie avait d'inoffensif, de serein, de presque traditionnel et d'ancien, en l'appelant un « fol délicieux », c'est de la part de Barrès un manque de goût charmant.

Mais Gérard allait revoir le Valois pour composer *Sylvie* ? Mais oui. La passion croit son objet réel, l'amant de rêve d'un pays veut le voir. Sans cela, ce ne serait pas sincère. Gérard est naïf et voyage. Marcel Prévost se dit : restons chez nous, c'est un rêve. Mais tout compte fait, il n'y a que l'inexprimable, que ce qu'on croyait ne pas réussir à faire entrer dans un livre qui y reste. C'est quelque chose de vague et d'obsédant comme le souvenir. C'est une atmosphère. L'atmosphère bleuâtre et ourprée de *Sylvie*. Cet inexprimable-là, quand nous ne avons pas ressenti nous nous flattons que

notre œuvre vaudra celle de ceux qui l'ont ressenti, puisque en somme les mots sont les mêmes. Seulement ce n'est pas dans les mots, ce n'est pas exprimé, c'est tout mêlé entre les mots, comme la brume d'un matin de Chantilly.

MARCEL PROUST CONTRE SAINTE-BEUVE

La Bibliothèque de la Pléiade

Éditions Gallimard, 1971.